

Le Bal des copains



mémoires de 13 années
milkbar "Walter's"

Il y a pas mal de pages manquantes !!!

À qui de compléter



Les roues patinaient sur les feuilles humides du sentier forestier que par dépit amoureux j'avais emprunté pour mettre fin à mes jours. La rage salutaire me fit comprendre la situation grotesque où je me trouvais, perdu par une nuit de novembre dans la forêt luxembourgeoise, ne pouvant sortir mon engin de cet endroit. Je décidais de demander à mon garagiste de me sortir de ce borbier. Que ne fut pas l'étonnement de l'homme quand il vit ma voiture dans cette position. J'inventais une histoire abracadabrante. Il fit semblant de me croire, handicapé lui-même, la conclusion vint de soi. Il me accompagna jusqu'à la capitale.

Je repris mon travail, je revis la personne qui était la cause de mon égarement, je ne lui adressais plus la parole.

Mes collègues trouvaient mon attitude stupide et je ne pouvais pas leur expliquer pourquoi, l'après-midi, pour me remonter le moral, j'allais chez mon ami Walter boire un café et écouter sur le juke-box un nouveau groupe de musiciens : les Beatles.



Le local que tenait mon ami qui travaillait comme pâtissier chez Scheer et dont j'avais pris le poste avant l'armée, avait ouvert ce milk-bar pour les étudiants fortunés de Luxembourg. La cohue régnait dans le local. Mon ami était seul à servir une multitude de clients, car Wilma, sa femme, avait renvoyé sa serveuse. J'aidais donc Walter. Les clients me prenaient pour le nouveau garçon, les filles me faisaient des sourires éloquents. Walter, comprenant que les clients m'apprécieraient, me fit la proposition suivante : "Tu viens me remplacer de 19:00 à 22:00 heures, je te paye 10% de la caisse et tu peux manger et boire ce que tu veux, plus les pourboires."

Je n'avais aucune idée du gain que je pouvais faire, mais le fait d'être parmi la jeunesse dorée du Luxembourg m'excita et j'acceptais. Je me liais rapidement d'amitié avec les jeunes de mon âge car je n'avais que vingt-et-un ans, sans être beau. J'avais un bagout formidable et le soir devant une brochette de clients je narraï ma jeunesse. Je devins très coquet, je me parfumais abondamment, car les gens fumaient énor-

mément et les restrictions sur le tabac n'étaient pas encore en vigueur. Le succès de mon travail intéressa Walter qui me fit la proposition suivante: il ouvrait le dimanche matin, mais fermait vers un heure de l'après-midi; il me proposa de continuer la gérance. Rapidement je me fis ma clientèle. Car notre local avait une clientèle indigène



club, les étrangers et
nett n'avaient pas
étant allemand, moi
sais toute discrimina-
Giorgetti, Goebbels,
synagogue... ! Les en-

raints de l'ambassade suisse, les allemands, le français, les belges, j'eus rapidement de nombreux amis. Walter comprit rapidement l'avantage de ce melting-pot et me soutenait fortement. A la sortie du lycée, la cohue dans le local étant tellement forte que Walter en hiver faisait le portier et filtrait les entrées. Les clients se pressaient comme



Walter avait racheté son local à Charly, un patron du cabaret le plus coté à Luxembourg, mais sa réputation de mafiosi était très connue dans le milieu... Un matin que je travaillais le facteur apporta une lettre de change à mon ami. Je vis mon ami pâlir et relire à plusieurs reprises la lettre. Il appela sa femme Wilma. D'après le ton de la conversation, je compris que le moment était grave. Walter avait signé vingt-quatre lettres de change, chacune de vingt mille francs de l'époque, et Charly, parmi les lettres avait mis une de deux cent mille, payable de suite, ce qui aurait été la faillite de son entreprise, et Charly l'aurait récupérée. Et comme elle fonctionnait bien, il la revenderait avec un gros bénéfice. Parmi la clientèle, Walter avait les meilleurs avocats et fit plaider au tribunal la filouterie de Charly, qui fit un accord réel avec Walter.

Mais avec un culot énorme, Charly venait prendre son café chez Walter. Cet homme me répugnait et je refusais de le servir.

Peu de temps après, je venais de prendre ma tournée de 7 h à 10 h,



huit hommes de couleur, en moyenne 1 m 90 et faisant 90 kg envahirent le bar. Deux me bloquaient à la caisse, deux autres la porte d'entrée pendant que les autres fouillaient le local, ils me demandaient: "Where is Charly?" Mon peu d'Anglais me suffit à comprendre qu'ils en avaient après Charly. Heureusement pour moi, il n'était pas là. Le lendemain j'en fis part à Walter qui m'expliqua pourquoi ils en avaient après lui : il avait fait une roulette, mais avait payé les gagnants avec des billets de cent dollar faux et les soldats s'étaient faits arrêter par la criminelle à Bitbourg.

Charly, peu de temps après, dans une course du Lundi de Pâques, mourut d'un accident ; une voiture de la course fonda sur lui.

Charly avait un garçon français comme barman qui venait boire régulièrement le café chez nous il était très ami avec Walter, car mon ami allait souvent au Cabaret, sabrer le champagne avec l'Ambassadeur américain, car Walter à ce temps-là, gagnait avec son local plus qu'un directeur de banque et même qu'un ministre.

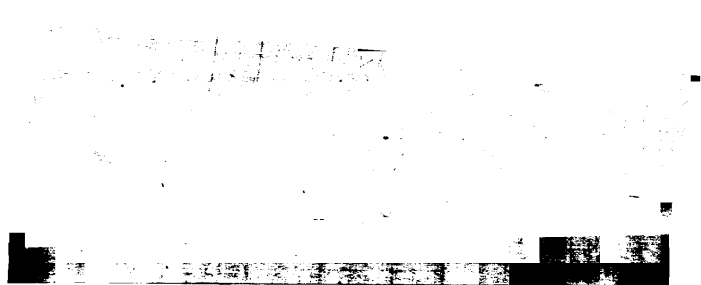
refait à neuf, des nouvelles chaises, des fauteuils, des tables, des banquettes. Le jour avant, Walter et sa femme contrôlaient le local.

Ne pouvant annuler son voyage après les réparations, je pris la direction pour un mois du local. Pour me seconder dans mon travail, j'avais un garçon, Dedom René, un enfant orphelin qui avait vécu dans un orphelinat durant de nombreuses années. Il avait une fratrie assez nombreuse et il avait triuvé du travail dans un cirque en tant que jongleur. Comme tout être, qui a été élevé dans un orphelinat, un manque d'amour et se vengeait sur la société. La kleptomanie était son sport préféré, les boissons qu'il oubliait de payer, les ciga-



rettes, jusqu'au briquet en or des clients qu'il cachait dans son slip. Il avait toujours un complice à qui il refilait son larcin,

l'accusaient de vol il faisait un scandale
à chaque fois son numéro de striptease,
nt folles de lui, l'hystérie générale ga-
Travailler avec un tel énergumène me



des sardines, certains jeunes taquinaient les jeunes filles en se blottissant contre elles. La vaisselle faisait une pyramide énorme et les verres et tasses venaient souvent à manquer, je faisais la plonge. Par bonheur Monique, une jeune fille belge, m'aidait et nous sympathisions rapidement. Bien sûr, certains garçons voyaient mon succès auprès de leurs amies d'une façon négative. Comme disait Walter : "Tu peux regarder, mais pas toucher." Il avait bien à parler, les filles se pâmaient devant lui au comptoir, car très charmeur, il faisait un tabac, ma paralysie faciale donnait l'occasion de moqueries, mais j'observais dans le miroir leurs auteurs et j'avais différentes méthodes pour leur faire comprendre leur bassesse, je réussissais de me faire craindre tout en restant sympathique.

